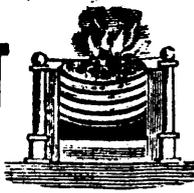


LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES

VOL. I.

SAMEDI, 14 AOUT 1841.

No. 39.

SOMMAIRE DES MATIERES.

LE MURIER BLANC ;

LE MURIER BLANC.

I.

Pendant les premières années de l'empire, Pierre-Anselme Guingret était un petit marchand de draps honnête et obscur, dont la boutique était située dans la rue Royale, à Orléans. Resté veuf de bonne heure avec deux filles, il maria l'aînée à un jeune homme riche qui cherchait dans le mariage un refuge contre la terrible conscription de cette époque. Quant à la cadette, comme elle était encore trop jeune pour qu'on songeât sérieusement à l'établir, Guingret lui donna la surveillance de la maison et du magasin. La pauvre enfant s'acquitta avec tant de zèle et d'intelligence des fonctions qui lui étaient confiées que son père, se reposant sur elle et sur un vieux commis du soin de ses affaires, chercha un nouvel aliment à son activité et devint ambitieux.

Comme tous les petits marchands qui, à force de constance et de économie, sont parvenus à l'aisance, il prit un beau jour fantaisie à Guingret d'être propriétaire foncier. Il tira de sa caisse quelques milliers de francs qui n'étaient pas d'une absolue nécessité dans son commerce, et il acheta dans le faubourg Saint-Marceau, plus connu des étrangers sous le nom de faubourg d'Olivet, aux portes mêmes d'Orléans, une maisonnette avec le jardin et le clos y attenant. Il est vrai que cette humble propriété, malgré la modicité de son prix, ne pouvait être que de pur agrément ; mais Guingret, qui se piquait d'être bon spéculateur, ne fit fort d'en retirer au moins l'intérêt de ses déboursés, et dès lors toutes ses pensées se tournèrent vers cet objet.

Pendant, ce fut vainement qu'on arracha toutes les fleurs des plates-bandes pour former du jardin entier quatre grands carrés, l'un de choux, l'autre d'artichauts, le troisième enfin de pois verts, avec des bordures utilitaires de ciboules et

d'oseilles ; ce fût vainement qu'on fit vendre au marché les fruits que produisaient les arbres du clos, et que Guingret gardait comme le dragon gardait les pommes d'or des Hespérides ; il n'était pas moins vrai que les moineaux, les chenilles et le jardinier mangeaient le plus net du revenu du jardin, et après une année de possession l'honnête marchand fût forcé de convenir avec lui-même, sinon avec les autres, qu'il avait fait en achetant cette petite borderie, *une mauvaise spéculation*.

Cependant le jardin contenait un trésor dont la valeur ne tarda pas à se révéler à son propriétaire ; ce trésor, auquel Guingret du sa célébrité sinon sa fortune, était un mûrier blanc. Un des prédécesseurs du digne marchand de draps n'avait planté cet arbre bienheureux que dans la prosaïque et naïve intention de récolter des mûres quand le mûrier aurait grandi ; or, le mûrier avait grandi, et, en raison de la rigueur du climat, n'avait jamais produit de mûres mangeables, ce qui faisait qu'on avait jamais produit de mûres mangeables ce qui faisait qu'on avait été sur le point de le couper et de le jeter au feu, suivant le précepte de l'Évangile à l'égard des arbres qui ne produisent pas de bons fruits. Heureusement il arriva, une certaine année, qu'il fut de mode, dans la bonne ville d'Orléans, d'élever chez soi des vers à soie, mode aujourd'hui si répandue dans toute la France. Dans les temps de guerre, la partie paisible d'une nation tourne volontiers au pastoral ; la population d'Orléans, pour faire diversion aux bulletins de victoires, se prit d'une belle admiration pour ces humbles insectes, à qui le luxe doit tant de merveilles et dont l'existence offre tant de phases intéressantes.

On sait que les vers à soie se nourrissent exclusivement de feuilles de mûrier et au moment où cette fureur entomologique soufflait sur la ville que défendit Jeanne-d'Arc, les arbres de cette espèce étaient excessivement rares aux environs ; quelque pépiniéristes seulement avaient des mûriers mais jeunes et presque aussi avares de feuilles que de fruits. Ces ressources furent bientôt épuisées ; avant la fin de la saison, les mûriers des pinipéristes étaient aussi dénués de toute verdure qu'au plus fort de l'hiver, on avait coupé jusqu'aux bourgeons ; tous les vers à soie de la ville étaient menacés de mort par famine.